

pleine jatte, du lait jaune et léger, du lait de brebis. Je distribue en échange une demi-douzaine d'épingles doubles sur lesquelles les petites se jettent comme des oiseaux sur des miettes de pain.

Sur les pentes des montagnes dénudées et dorées, les paysans moissonnent le blé à la faucille.

Nous atteignons Pirot, dernier village avant la frontière bulgare. C'est jour de marché. Des paysannes vêtues de noir filent leur quenouille. Les femmes mariées portent un voile jaune sur la tête, les jeunes filles un voile blanc.

Un grand diable brun qui parle français nous invite à prendre un café. C'est un marchand de peaux de mouton.

— Êtes-vous yougoslave ou bulgare? questionne Raymond.

— Je suis juif.

— Oui, mais je veux dire, quelle est votre nationalité?

L'homme lève sur nous, son beau regard un peu animal, tout chargé d'étonnement et insiste :

— Je vous dis, je suis juif.

Nous passons la frontière vers cinq heures du soir. Les formalités sont interminables. Il ne faut pas remplir moins de douze feuilles pour que la caution de nos bicyclettes nous soit restituée.

Nous dormons à l'intérieur du poste frontière pour éviter le violent orage qui a éclaté.

## BULGARIE

### CHAPITRE VII

UN MOIS A SOFIA. ESCALADES.

LA VALLÉE DES ROSES. SCÈNES DE LA VIE PAYSANNE.

Le soir même de notre entrée en Bulgarie, nous étions chez nos amis B... à Sofia, chez lesquels nous devions attendre un mois l'arrivée de mes parents.

Certes, la route avait été dure depuis la frontière. Les cahots, la poussière, la chaleur semblaient avoir eu raison de nous.

Cependant ce soir-là, baignés et habillés en Parisiens grâce à la prévoyance maternelle, nous dînions au « Bulgaria », le Grand Hôtel de Sofia. Déjà nos anciennes habitudes de civilisés nous reprenaient. Je trouvais tout naturel d'avoir du rouge aux lèvres, des quarante-quatre fins et un sac à mains. Raymond regardait danser les femmes en fumant un cigare et discutait de la qualité du champagne avec notre ami Vélizar.

Il avait été convenu que mes parents profiteraient des vacances pour venir nous rejoindre à Sofia, nous accompagneraient en auto jusqu'à Istamboul et passeraient avec nous nos derniers jours d'Europe.

Des amis bulgares de toujours, mais que nous n'avions jamais vus qu'à Paris, nous offrirent la généreuse hospitalité d'Europe Centrale. Ils avaient reçu de France mission

de nous faire rattraper les kilos que nous étions censés avoir perdus sur les routes d'Europe. Nos amis s'évertuèrent en effet, pendant un mois à nous rendre la vie aussi douce que possible. Écrevisses géantes, caviar de la mer Noire, sterlets du Danube, cochons de lait grillés, monceaux de framboises des bois à la crème fraîche, yoghourt épais au lait de buffle n'eurent pas de peine à nous faire perdre rapidement la silhouette maigre mais musclée dont nous étions fiers.

Le dancing, l'apéritif à midi à la terrasse des grands cafés, le cinéma, les glaces à la crème Chantilly à quatre heures nous changeaient agréablement de la rude vie que nous nous étions choisie pour quelques mois.

Pourtant nous n'oublions ni la montagne, ni le camping. Raymond entra en rapport avec le Club alpin bulgare et nous nous joignîmes au cours d'un week-end à l'école d'escalade des rochassiers de la capitale, à Lakatnik.

Le départ en train, en groupe, avec les gros sacs chargés des duvets, des cordes et des pitons, la joie saine des participants, tout contribuait à nous rappeler nos départs hebdomadaires dans la forêt de Fontainebleau. Il semble qu'une soupape de sûreté s'ouvre chaque semaine pour ces citadins souvent bureaucrates, mais épris de vie au grand air et de liberté. Je crois que sans ces évasions du dimanche ils finiraient par exploser un beau jour dans leur bureau.

Lakatnik se trouve dans le défilé de l'Iscar, à une soixantaine de kilomètres de Sofia. Une auberge simple, sert de lieu de rassemblement aux campeurs. Sur la rive droite de l'Iscar se dressent les grandes falaises de rochers calcaires, terrain de jeu des alpinistes.

Une camaraderie franche s'établit vite entre nos compagnons et nous. Le meilleur grimpeur s'appelle Pepi English. Nous faisons ensemble une courte escalade aux passages variés, puis il conduit Raymond dans les voies les plus

difficiles. Le rocher est excellent, mais la chaleur gêne l'effort.

La première journée se termine par un bivouac en commun dans une prairie si en pente que nous nous retrouvons au matin deux mètres plus bas que le soir en nous couchant.

Les grimpeurs bulgares avaient été en rapport avec des alpinistes allemands et italiens, mais le Groupe de Haute Montagne et l'activité alpine française leur était à peu près inconnue. Aussi Raymond ne fut-il pas fâché de leur parler des grandes conquêtes de l'alpinisme français. Pepi English ayant mentionné une face encore vierge dans le massif de Rila, Raymond et lui décidèrent de tenter leur chance au prochain week-end. Il s'agissait de la face sud-ouest de la « Montagne du Cerf » qui avait déjà résisté à plusieurs tentatives des Bulgares. C'est une face de rocher, environ deux cent mètres d'escalade, dont la clef est une fissure verticale terminée par un surplomb. Raymond fut heureux d'ouvrir ce nouvel itinéraire dans un massif étranger.

Pendant cette performance, je reste à Sofia. J'apprends à aimer cette capitale minuscule, d'une propreté parfaite, puisque les artères principales sont lavées à grande eau tous les matins. La plaine claire et doucement vallonnée entoure la ville d'espace et de blondeur, et la courbe pure du mont Vitosha se profile sur le ciel comme le sein magnifique d'une déesse. C'est sur ces pentes si proches que se retrouvent l'hiver les skieurs de la capitale et l'été les amateurs de promenades. Une auberge-refuge, installée au milieu des rhododendrons, accueille les touristes qui y boivent leur bière ou leur café turc, en contemplant le panorama de la ville et des contreforts des Balkans.

Mes parents arrivent un soir, après de rudes étapes sur la route « internationale ».

Nous expédions nos bicyclettes par le train. Nous irons en auto avec nos parents jusqu'au bord de l'Asie.

Une escale dans la propriété de nos amis à Bania nous découvre la Vallée des Roses. La Bulgarie est en effet le grand, sinon le seul producteur d'essence de roses qu'elle exporte vers les capitales européennes et les États-Unis, celle-ci est employée dans la fabrication des parfums de luxe. C'est une essence naturelle, très chère (un kilog valait en 1938 environ 11.000 francs et vaut 200.000 francs en 1946), mais particulièrement fine et prisée.

C'est dans la Vallée des Roses, au sud-est de Sofia et à quelques kilomètres de Plovdiv (Philippopoli) que se cultivent les champs de roses de la variété particulière qui fournit, après distillation, l'essence employée en parfumerie. Nous arrivons malheureusement après l'époque de la floraison et de la distillation. Nous ne pouvons que voir et sentir un échantillon du précieux liquide, jaune et huileux dont l'odeur fine mais trop concentrée est pénétrante jusqu'à l'écoeurement. C'est la menthe que l'on distille au mois d'août dans les grands alambics où s'accumulent, au début de l'été, les délicates fleurs de roses. Tout est imprégné de l'odeur de la menthe. Quand nous remontons de la distillerie, l'odeur fraîche mais trop violente nous poursuit malgré le vent du soir.

Le vaste troupeau communal descend des pâturages. Les buffles noirs tendent leurs longues cornes tombantes vers l'abreuvoir avant de retourner sans guide dans leurs étables. La fine terre des Balkans poudroie sous leurs pieds.

Les femmes reviennent de la fontaine, deux seaux de cuivre suspendus aux extrémités d'une tige de bois légèrement cintrée pour tenir sur leurs épaules. Elles se tiennent droites sous la charge, seules se balancent les hanches souples sous les mille plis de la jupe bleue.

C'est aussi l'époque où les paysans battent leur blé selon leur antique coutume. Debout sur un traîneau de planches grossières incrusté de cailloux tranchants, les hommes font tourner leurs attelages de buffles sur l'aire où s'étale la

moisson. Le traîneau tourne pendant des heures, et le grain jaillit des épis écrasés.

Nous longeons de petites maisons basses devant lesquelles des enfants à demi nus jouent dans la poussière. Les toits de tuiles rouges avancent largement par-dessus les murs des maisons, soutenus par des poutres fichées en terre. Parfois un plant de vigne s'agrippe à un pilier. Des femmes frappent légèrement avec de souples branches de hêtres des fleurs de tournesol, dont les graines noires et luisantes se détachent et glissent sur le sol dur.

Souvent nous rendons visite à nos voisins, un jeune couple de paysans. Marika, assise devant son métier, tisse une lourde étoffe de laine à rayures jaune d'or. Ses mains agiles lancent et relancent la navette tandis que ses yeux noirs et très écartés nous regardent timidement. Le costume brun de son mari, la robe bleue qu'elle porte et son tablier à fleurs brodées, tout est sorti de ses mains. Elle a filé la quenouille empanachée de laine blanche. Elle s'est assise pendant des heures devant son métier à tisser fait de poutres grossières et mal équarries. Elle a brodé à la veillée, mêlant les laines multicolores, comme l'ont fait pendant des générations les femmes de son pays.

Par la porte entr'ouverte, nous apercevons la chambre conjugale : une pièce minuscule simplement meublée d'une natte de feuille de maïs qui sert de couche commune.

Pendant les heures chaudes de la journée, quand les buffles somnolent dans la vase des rivières et que les moutons se serrent à l'ombre des saules, le village s'endort. Il fait bon reposer dans les maisons abritées du soleil par leurs larges auvents, sur les nattes blondes et fraîches et sur le sol dur. Le tabac vert qui sèche suspendu à l'ombre du toit emplit la maison de son odeur stimulante. De la cruche de terre, l'eau fraîche transpire goutte à goutte.

Parfois nous assistons aux repas de nos voisins : c'est



gagne de vitesse. C'est par une pluie battante que nous arrivons dans la ville. Nous nous réfugions au buffet de la gare.

La salle sent la vieille bière à cette heure matinale; les voyageurs, qui ont dormi dans la salle d'attente, ont des visages tristes de déracinés.

Nous nous hâtons de sortir malgré la pluie.

Mais le bureau de change est fermé. Or, il ne nous reste guère plus d'un mark. Tant pis. Nous ne resterons pas jusqu'à demain dans cette ville triste, infestée d'écriveaux antisémites et de drapeaux nazis. Nous passons devant la maison des Jeunesses hitlériennes où deux gosses en uniforme, jambes écartées et immobiles comme des mannequins de cire, montent la garde.

Enfin des champs, des bois, du ciel, neutres et inoffensifs. Nous aspirons une forte bouffée d'air humide qui sent la terre détrempeée et la verdure et roulons le mieux possible malgré le vent, la pluie et une faim canine qui nous coupe les jambes. Nous nous arrêtons de bonne heure pour déjeuner et lisons deux chapitres de Don Quichotte pour nous remettre les idées en place.

A Melk au confluent du Danube et de l'Ybbs, nous changeons un traveller chèque de deux livres et nous précipitons chez le boucher pour acheter un bifteck.

Deux jeunes Allemands à bicyclette nous dépassent et nous saluent. Nous les retrouvons à la sortie d'un village et faisons route ensemble. Ils ont 17 et 18 ans et viennent de Nuremberg passer leurs vacances en Autriche.

Mes souvenirs d'écolière se ravivent : Je comprends mieux et parle déjà plus couramment allemand. Nous nous arrêtons tous les quatre sous un pont, au bord d'une rivière où nous nous baignons. Nous partageons nos déjeuners respectifs, nous, un bifteck frites bien français, et eux, un potage Maggi.



Ci-contre, en haut : *Bulgarie (Bania) : Marika, notre voisine, dévide sa laine.*

En bas : *Hongrie : la puszta « Jamais je n'ai tant vu de chevaux à la fois, et si libres... (page 67).*



Ils sont bien élevés, et évitent de parler politique.

Nous quittons le groupe à quelques kilomètres de Vienne pour camper et prenons rendez-vous pour le lendemain place Stephan.

Pendant que nous montons la tente, deux Autrichiens et leurs femmes viennent nous voir avec un sourire plein de sympathie. Avec une candeur voulue, je dis : (1) « Das ist der erste Mal, dass wir in Deutschland kommen. — Aber das ist Osterreich ! » s'exclament ensemble et comme je l'avais prévu nos deux spectateurs. Ils s'embarquent dans une longue explication de laquelle il résulte que l'Allemagne n'a pris l'Autriche sous sa protection que pour une aide absolument momentanée...

Nous arrivons à Vienne le lendemain au milieu d'une circulation intense réglée par des signaux verts et rouges et des policemen gantés de blancs. Nous nous sentons légèrement ahuris. Heureusement nous retrouvons nos deux camarades de la veille qui nous pilotent à la recherche d'un restaurant bon marché. Heinrich et Karl ont revêtu leurs uniformes des Jeunesses hitlériennes. Nous apprenons que Karl est colonel de son régiment.

Le repas est gai, mais je commence à me fatiguer de me torturer l'esprit à essayer de parler allemand depuis ce matin. Raymond ne parlant pas du tout cette langue, je suis seule à soutenir tout le poids de la conversation et sers par surcroît d'interprète. Je n'arrive plus à mettre une phrase d'aplomb et aspire à partir flâner dans la ville seule avec Raymond.

Nous nous rendons d'abord tous ensemble à l'Auberge de la Jeunesse, grande bâtisse située au bord du canal. Nous déposons nos sacs au vestiaire, au fond d'un petit

(1) « — C'est la première fois que nous venons en Allemagne — Mais c'est l'Autriche ! »

LES EDITIONS J. SUSSE

DERNIERES NOUVEAUTÉS :

- A. GUIBAUT  
N GOLO - SETAS  
(2<sup>e</sup> Expédition Guibaut-Liotard au Tibet)
- V. FORBIN  
UN COUREUR D'AVENTURES VOUS CONTE SA VIE
- R. ANDRAULT  
A L'OMBRE DES CARPATHES
- F. BALSAN  
POURSUITE VERS LE NIL, BLANC
- G. FOUQUET  
A PIED EN BIRMANIE ET EN CHINE

*Collection "Voyages et Aventures"*

Le Niger en kayak, de H. Lhote — Routes, Risques, Rencontres de L. Serguéiev — A pied en Birmanie et en Chine, de G. Fouquet — Virage autour du Minaret, de R. Andrault — Savanes et forêts, de J. Soubrier — Lessurprises du Kurdistan, de F. Balsan — Forêts vierges, de P. Coudun — A travers toundra et glaciers, de Romanovsky — La route de l'Ouest, de O. du Puigadeau — Quand l'Or était vivant, de J.-P. Lebeuf — Mer Rouge, de G. Fouquet — Moines et Brigands, de J. Soubrier — Poursuite vers le Nil blanc, de F. Balsan, etc.

*Collection Tous les Sports*

De la boxe — La femme et le sport — Les athlètes sur le stade — Cyclistes 100 % — De la course cycliste — Pelote basque — Du rugby — La voile — Méthode culturiste — Football — La construction des planeurs — Pêche, etc.

*Collection Toute la Nature*

Alimentation et Plantes sauvages — Les Plantes utiles — Les Plantes médicinales — Les arbres de nos forêts — Champignons — Fleurs des prés — Fleurs des bois — Oiseaux — Petits animaux — Pierres, plantes, insectes, (Guide du collectionneur) — Coquillages, animaux marins.

*Collection du Sextant*

Chantons au vent — Chantons le travail (3 vol.) — Les belles chansons de France — 350 chansons anciennes.

*Collection au Vent de l'Espirit*

Traductions d'auteurs étrangers : anglais, américains, espagnols, portugais, russes, chiliens, etc.

*Collection de la revue "Camping"*

Camping — Canoë — Kayak — Alpinisme — Ski — Spéléologie — Orientation — Secourisme — Jeux (5 vol.) — Cyclotourisme, etc. (40 vol. parus).

CATALOGUE SUR DEMANDE : 10 FRANCS

13, RUE DE GRENELLE, PARIS - VII<sup>e</sup>

Imp. des Beaux-Arts, Paris

R. ET N. LEININGER

# LA ROUTE SANS BORNE

COLLECTION VOYAGES ET AVENTURES



J. SUSSE